



Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 fr. par an.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.

Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse exacte de l'auteur, dans le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 18 juin.

La ville de Roubaix serait déjà l'une des plus intéressantes de la France au point de vue manufacturier, si d'ailleurs son développement rapide, son incontestable prospérité, le chiffre de sa population et la juste célébrité des tissus qui ont porté son nom dont les deux mondes ne lui assuraient un rang distingué même au sein du plus important de nos départements. Qui croirait, pourtant, que cette laborieuse et vivante cité, assise sur un chemin de fer qui conduit aux Pyrénées, à Vienne; à Londres, n'a pas de journal?

Les relations multipliées, les mille besoins de publicité qui naissent chaque jour dans son sein, elle n'y peut répondre qu'en recourant aux villes voisines.

Les inconvénients de cet état de choses devaient avoir un terme. Ils cessent aujourd'hui. Roubaix a son journal.

Est-il nécessaire de dire que, complètement voué aux intérêts locaux, il mettra son ambition à ne rien omettre de ce qui peut lui être utile, importer au commerce, aux arts textiles, à l'agriculture du pays; mais que, par contre, il prendra le soin le plus scrupuleux de se renfermer dans un cercle essentiellement utilitaire, évitant tout ce qui aurait trait, même indirectement, aux choses politiques, si incompatibles avec l'esprit industriel?

Toutefois, le journal n'entend point s'interdire les matières littéraires, artistiques, musicales, ni ces gracieuses frivolités qui plaisent à d'aimables lectrices: déjà même, dans ce but, il s'est adjoint des collaborations recommandables qui viendront en leur temps.

D'une autre part, des correspondances diligentes et des documents commerciaux toujours authentiques lui sont dès-à-présent assurés.

Un mot enfin pour résumer ses tendances et ses efforts: ne rien épargner pour justifier son titre et mériter l'honneur de représenter convenablement la ville de Roubaix. J. REBOUX.

Dans un prospectus tiré à un nombre d'exemplaires assez restreint, nous n'avons fait qu'indiquer sommairement la raison d'être du journal.

En créant à Roubaix le moyen de publicité qui lui manquait depuis si longtemps, nous avons obéi au désir irrésistible de combler une lacune. Par sa population et par le chiffre de ses contributions, Roubaix est la seconde ville du département.

Voici le tableau des principales villes d'après le dernier recensement:

Lille	75,795	Hazebrouck	7,953
Roubaix	31,638	Mauheuge	7,719
Dunkerque	29,080	Estaires	6,863
Tourcoing	27,615	Bergues	5,968
Cambrai	23,344	Merville	5,954
Valenciennes	23,243	Gravelines	5,678
Douai	20,263	Comines	5,298
Wazemmes	13,086	Condé	5,110
Bailleul	10,078	Landrecies	3,984
Saint Amand	9,529	Hondschoote	3,800
Armentières	8,233	Avesnes	3,776
Le Cateau	8,952		

Lille possède 7 journaux ou recueils périodiques; Valenciennes, 4; Douai, 4; Cambrai, 3; Avesnes, 2; Dunkerque, 1; Le Cateau, 1; Valenciennes, 1; Bergues, 1; Hazebrouck, 1; Cassel, 1; et Roubaix, ce centre remarquable, cette capitale de l'industrie du Nord, cette agglomération de 40,000 âmes, aujourd'hui, Roubaix n'a pas même une feuille d'annonces pour faciliter ses nombreuses transactions.

Remarquons, en passant, combien Roubaix a conscience de sa valeur: à Paris, lorsqu'une entreprise industrielle se forme, un journal surgit à côté, pour propager l'industrie; en Angleterre, même procédé; aux Etats-Unis, dans toute nouvelle bourgade, après le temple, c'est le journal qui s'établit immédiatement.

Mais notre cité qui n'était qu'un village il y a soixante ans, et qui, maintenant, est la vingt-cinquième ville de France, Roubaix s'est formé tout seul et n'a pas eu besoin de publicité; son travail, son génie industriel, toutes ses forces réunies ont marché d'un commun accord vers un progrès illimité.

Quand ce journal n'aurait d'autre mission que de faire connaître cette marche incessante du progrès dont nul ne peut prévoir le terme; d'enregistrer chaque jour les nouvelles conquêtes dues au génie industriel; quand nous n'aurions qu'à tirer parti des faits qui s'accomplissent, de simples déductions pour montrer à la nouvelle génération la route suivie jusqu'à ce jour et lui apprendre les prodiges enfantés par le travail, l'ordre et la volonté persistante; nous pensons que dans cette œuvre de civilisation notre part est encore assez belle.

Que faut-il pour remplir dignement notre tâche? De la bonne foi, de l'impartialité, un complet désintéressement dans les questions qui s'agitent sous nos yeux; voilà ce que nos lecteurs trouveront en nous et ce qui doit nous mériter leur estime et leurs sympathies.

J. REBOUX.

L'usage a des rigueurs à nulle autre pareille: il oblige à embrasser le jour de l'an des personnes qui se connaissent à peine, ou des parents qui ne se connaissent pas du tout; il impose des visites souvent désagréables à certaine époque fixée par le calendrier. C'est l'usage qui force le professeur à refaire tous les ans le discours qui précède la distribution des prix, discours que vous avez entendu vingt fois mais que vous écoutez toujours parce que l'usage le veut.

Enfin, c'est pour obéir à l'usage que le premier numéro d'un journal doit toujours offrir aux abonnés une profession de foi quelconque.

Quant à nous, cet usage ne nous atteint pas; laissant à d'autres les considérations politiques qui ne sont que la paraphrase des nouvelles que les journaux de Paris nous apportent tous les matins, nous n'avons qu'un devoir à remplir, qu'un soin qui nous préoccupe: tenir nos lecteurs au courant de tous les faits qui peuvent intéresser la cité, de tous les renseignements utiles au commerce ou à l'industrie, ménager au dehors des correspondances consciencieuses et actives et tout en donnant la première place aux questions industrielles. Ces questions sont,

pour notre pays, des questions vitales. Nous suivrons aussi avec un intérêt assidu le mouvement artistique et littéraire qui s'opère autour de nous et auquel nous ne sommes pas aussi indifférent qu'on pourrait le croire.

L'agriculture, cette source importante de notre prospérité, aura une large part de nos études. J. REBOUX.

Chronique locale.

Nous publierons dans notre prochain numéro les listes de souscriptions au profit des victimes des inondations.

MM. les négociants-commissionnaires dont l'heureuse initiative a été couronnée de succès ont rencontré partout les sympathies que font toujours naître chez nous les œuvres de bienfaisance.

En attendant que nous puissions donner à nos lecteurs les listes de souscriptions qui ont voulu venir en aide aux malheureuses victimes des inondations, nous devons mentionner le fait suivant:

Les employés et les ouvriers de la filature de MM. Lefebvre-Ducatteau frères ont fait l'abandon d'une journée de travail. Cette cotisation a produit une somme de 204 fr. 85 c. que M. Choppart, directeur de ladite fabrique, a déposée samedi dernier à la Mairie.

Voici les noms des sapeurs-pompiers qui ont obtenu des prix au tir à la cible du 15 juin:

- 1.° prix: Watrelos, Simon.
- 2.° id. Vandamme, César.
- 3.° id. Deboosère, Edmond, fils.

M. Ed. St-Amour a publié dans le feuillet de l'Echo du Nord un travail fort remarquable sur l'exposition universelle des beaux-arts.

Les journaux l'Artiste, la Route de Paris, l'Emancipation de Bruxelles, ont parlé avec

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

18 JUIN 1856.

LE MEXICAIN. (1)

CHAPITRE I.

HALTE A LA POSTE.

« Qu'en pensez-vous? » demandait à son épouse le vicomte de Bellancourt, pendant que l'on faisait rafraîchir ses chevaux à la poste de St-Léger. « Passerons-nous la nuit dans ce vilage? — Vous n'y songez pas, Monsieur le vicomte; est-ce au moment de terminer un voyage de 400 lieues que vous me proposez de coucher dans une misérable auberge où nous serons presque aussi mal que dans celles d'Allemagne, et par conséquent hors d'état de reparaitre demain dans votre terre avec l'extérieur qui convient à notre rang. — Cela est vrai, ma chère amie; mais il me semble que nous ne serons guère mieux après avoir dormi en voiture. Je crois même qu'il ne serait pas prudent de nous y exposer à cette heure. Le ciel paraît fort couvert, et les éclairs que j'aperçois par intervalles vers l'horizon, ne présagent pas une nuit bien tranquille. — Avec votre grande prévoyance nous serions encore au-delà du Rhin. Ces éclairs ne signifient rien, n'est-il pas vrai, l'abbé? — Ma sœur, répondit l'abbé, un peu flatté de s'entendre consulter, ce qui arrivait rarement, ce que vous prenez

pour des éclairs n'est autre chose que la partie électrique des exhalaisons renfermées pendant le jour dans le sein de la terre, par l'action répulsive du soleil, et qui s'en échappent sans obstacle à l'approche du soir. Il est vrai que l'agglomération de ces parties électriques est précisément ce qui forme la foudre, de la manière indiquée au livre 15 de mon traité des effets et des causes; mais..... — Mais, ce sera pour demain, n'est-ce pas? Ainsi, Monsieur le vicomte, rien ne doit nous empêcher de continuer notre route. Dans trois heures nous arrivons à Melun, où nous trouvons de bons lits. Demain à midi, nous en repartons frais et dispos, et dans une demi-toilette décente. A deux heures au plus tard nous entrons dans Ligneville. Je vois d'ici la foule de nos vassaux qui se pressent sur notre passage. Les maisons se décorent de guirlandes; les garçons le fusil sur l'épaule nous forment à l'instant une garde d'honneur; les jeunes filles un peu plus tardives, parce qu'elles ont voulu se parer, nous présentent enfin les prémices de leurs jardins, et les laboureurs celles de leurs champs; le curé nous reçoit à la porte de son église; Je bailli..... — Vous oubliez, ma chère amie, qu'il n'y a plus de baillis en France. — Hé qu'importe, Monsieur! nous trouverons toujours quelqu'un pour nous complimenter. Hâtons-nous donc, il me tarde de jouir d'un spectacle si ravissant. — En effet, je ne serais pas fâché non plus..... Allons, c'est décidé. Jean, nous repartons de suite. Allumez vos lanternes; n'oubliez aucune précaution, surtout en cotoyant la Seine, et souvenez-vous qu'il vaut mieux nous faire arriver une heure plus tard que de nous causer quelque accident désagréable. Quant à vous, ma-

dame, s'il nous arrive quelque malheur, vous vous rappellerez que je l'avais prévu et j'es-père que vous saurez le supporter avec courage. — Soyez tranquille, nous n'en aurons pas besoin, dit la vicomtesse, et elle remonta dans la berline, où une jeune et fraîche personne avait déjà pris place. — La volonté de Dieu sera faite, ajouta l'abbé, en s'asseyant à côté du vicomte. Et à l'instant la voiture partit.

CHAPITRE II.

EXPLICATION NÉCESSAIRE.

Le lecteur n'a pu prendre encore un grand intérêt à nos voyageurs; mais un simple mouvement de curiosité, pourrait le porter à demander qui ils sont, et nous croyons de notre devoir de prévenir cette question en lui offrant les renseignements certains que nous nous sommes procurés sur cette famille.

Le vicomte de Bellancourt, à l'époque où nous le trouvons, revenait d'Allemagne, où il s'était réfugié en 1790. Un esprit cultivé, un raisonnement juste, une grande loyauté de caractère, l'avaient fait accueillir avec distinction dans les cours étrangères; mais une timidité excessive déparait ses heureuses qualités, et si par la finesse de son jugement et la droiture de son cœur il discernait aisément les avantages d'une résolution, l'ascendant qu'il laissait prendre sur lui à tous ceux qui l'entouraient, lui faisait souvent adopter la résolution contraire. Une fois engagé dans une démarche, quelque fautive qu'elle pût être, il s'armait de patience pour en supporter les inconvénients et se contentait de répéter à chaque instant: je l'avais prévu. Cette espèce d'hommage qu'il forçait ainsi de rendre à

sa perspicacité, le consolait intérieurement des événements fâcheux, en lui donnant momentanément une sorte de prépondérance qui disparaissait avec le danger.

Madame de Bellancourt, sans aucun défaut naturel, avait tous ceux que donne une éducation vicieuse. Peu d'instruction, jugement borné, opiniâtreté dans ses desirs, pusillanimité dans les accidents les plus ordinaires. Imbue des préjugés les plus ridicules, elle portait à l'excès l'orgueil d'une haute naissance et les prétentions d'un amour-propre héréditaire. Une contrariété l'irritait; un revers l'abaissait parce qu'elle ne savait ni le prévoir, ni s'y soumettre. Son époux avait vu dès l'année 1789, la tendance de l'opinion, les manœuvres de l'intrigue et les fautes du Gouvernement. Toujours prudent, souvent même craintif, il voulait sauvegarder son prochain naufrage sa famille et sa fortune; mais la vicomtesse, aveuglée par le profond mépris qu'elle portait à tout ce qui n'était pas décoré d'un titre, ne pouvait croire à l'audace de ce tiers-état qui était trop heureux selon elle quand on ne l'accablait pas.

Cette imprudente sécurité, en retardant son départ, ne permit à M. de Bellancourt de réaliser que la moitié de sa fortune, et il se vit bientôt forcé d'abandonner le reste à la voracité des réformateurs politiques et de fuir avec sa famille vers une terre étrangère, en disant avec résignation: je l'avais prévu.

La même inconscience qui avait entravé ses premiers desseins l'empêcha aussi de profiter du retour de la tranquillité pour rentrer dans sa patrie, où il eût trouvé encore une existence honorable; mais madame de Bellancourt ne pouvait soutenir l'idée de paraître dans un pays dont les principaux personnages étaient entés dans

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.